Disparition

Mort de Dorothy Allison, féministe, lesbienne, white trash et écrivaine précieuse

par Camille Paix, *Libération*, 8 novembre 2024

L'autrice devenue culte de « l'Histoire de Bone » et de « Trash » est morte à 75 ans dans sa maison californienne.

Elle n'aura pas à voir Trump reprendre possession de la Maison Blanche. Dorothy Allison, écrivaine lesbienne et féministe militante, *white trash* autoproclamée, voix précieuse de la contre-culture queer américaine, est morte mercredi 6 novembre à 75 ans dans sa maison californienne après des années de problèmes de santé, a confirmé son agente auprès de *Libération.* L'information avait été partagée quelques heures plus tôt sur Twitter par l'écrivaine Sapphire, laissant toute une flopée d'admirateurs, et surtout d'admiratrices, sidérés.

Née le 11 avril 1949 à Greenville, en Caroline du Sud, Dorothy Allison était la « *fille bâtarde d'une jeune femme blanche issue d'une famille désespérément pauvre, qui avait arrêté le collège l'année précédente, travaillait comme serveuse, et avait eu quinze ans tout juste un mois avant de me donner naissance ».* C'était même là « *l'élément central de [s]a vie »,* écrivait-elle dans *Trash,* une « *histoire états-unienne très ordinaire »* avec tout ce que cela implique de misère, de violence sociale et genrée, qu'elle ne cessera sa vie durant de décortiquer dans son œuvre.

« J'avais faim, désespérément faim »

Enfant, Dorothy Allison dévore tous les livres sur lesquels elle met la main. *« J'avais faim, désespérément faim »,* racontait-elle en 1995 dans une interview. Mais il lui faut se planquer, la lecture n'étant pas tolérée par son beau-père. « *Parce que c'était quelque chose que je devais me battre pour faire, que je devais garder secret, ça a pris un énorme pouvoir. C'était de la résistance. Bon dieu, c'était de l'espoir ! »* De l'espoir pour faire face à la violence de ce beau-père tyrannique qui la viole depuis qu'elle est petite, blessure dont elle tirera un premier roman autobiographique, *Bastard Out of Carolina,* traduit *l'Histoire de Bone,* et adapté au cinéma en 1996 par Anjelica Huston.

De son amour hyperphagique pour les livres est née l'envie d'écrire, une envie que la boursière caresse en secret quand elle quitte le nid pour suivre des études supérieures en Floride. Las, elle y découvre que ceux qui écrivent ne sont pas comme elle : ce sont des hommes blancs de bonne famille, des poètes, pas des gouines issues de la classe ouvrière du sud des Etats-Unis, avec des familles qui grouillent et qui jurent et des lignées de femmes abandonnées, fortes en gueule et rebelles.

Alors le militantisme la cueille avant la littérature. Féministe pro-sexe dans des années 70 qui voient deux clans s'affronter sur la question de la prostitution et de la pornographie (un épisode qui a écopé du nom étrangement badass de Feminist Sex Wars), Dorothy Allison vit en communautés de femmes, fonde une librairie féministe, édite des revues lesbiennes, dirige une banque féministe de crédit, ou crée la Lesbian Sex Mafia, un groupe d'information pour lesbiennes adeptes de BDSM… Elle aime, elle bosse, elle s'active.

« En colère et ivre de mots »

Son premier livre publié, en 1983, est un recueil de poèmes, *les Femmes qui me détestent,* qui vient tout juste d'être traduit en français par les éditions Hystériques & AssociéEs (1). Les ingrédients sont déjà là, quelque chose d'organique dans sa langue, le désir brûlant pour les femmes, la nourriture grasse et juteuse du Sud dont on se goinfre (il faut la lire décrivant ses inoubliables scones au babeurre), la dissidence sexuelle et sociale. Le rythme aussi, qui compte pour elle par-dessus tout. « *J'étais parfois tellement en colère que j'écrivais pour réfréner ma propre rage,* écrit-elle encore dans *Trash. J'étais surtout en colère et ivre de mots, du son des mots plus que de leur forme sur la page. »* Suivront les livres d'histoires courtes *Trash* (1988) et *Deux ou trois choses dont je suis sûre* (1995), deux romans, *l'Histoire de Bone* (1992) et *Retour à Cayro* (1998) et le recueil d'essais *Peau : à propos de sexe, de classe et de littérature* (1994). « *C'est en se souvenant des siens, pour les rendre mythiques, qu'elle a pris le chemin de la littérature »,* écrivait *Libé* en 1999*,* à l'époque de la traduction simultanée de trois de ses ouvrages.

« Raconteuse d'histoires » née, Dorothy Allison écrivait en mélangeant le terreau de la vérité à celui du mensonge. Des livres dont on avait envie de surligner toutes les phrases, des livres à corner, dont on fracassait les couvertures cartonnées à force de les relire. Redécouverte en France

à la faveur de nouvelles traductions de la traductrice féministe Noémie Grunenwald aux éditions Cambourakis (2), l'écrivaine est soudain devenue totémique pour une nouvelle génération d'autrices. Comme Marcia Burnier, qui raconte dans le tout récent essai *Gouines* être sortie « *complètement transformée* » de sa première lecture de Dorothy Allison. Une gratitude et une admiration très bien résumées sur Twitter par une personne émue de sa disparition : « *Merci pour les lesbiennes prolo qui veulent écrire.* »

(1) Dorothy Allison, *Les Femmes qui me détestent.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Noémie Grunenwald, éd. Hystériques & AssociéEs, 121 pp., 16 €.

(2) Dorothy Allison, *Deux ou trois choses dont je suis sûre.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Noémie Grunenwald. Cambourakis « Sorcières », 96 pp., 16 €, et *Trash. Vilaines histoires & filles coriaces.* 280 pp., 23 €.

Dorothy Allison en 1999. (John Foley/Opale)